

# E L I T T I

## La revanche du bon sens

L'enquête que M. Robert Brasillach a menée dans *Candide* nous apporte l'espérance que la maladie de l'inquiétude, de l'évasion, de la fuite, après avoir causé la mort — littéraire — de quelques écrivains de l'après-guerre, va cesser ses ravages. Puissent les nouveaux venus s'accoutumer à regarder la vie.

Ce que les réponses faites à M. Brasillach ne m'ont pas paru mettre assez en lumière, ce sont les raisons matérielles de cette mode, dont les causes ne sont pas uniquement d'ordre intellectuel ou sentimental. Oui, sans doute, les garçons qui eurent vingt ans en 1918 connurent à leur retour « dans le civil » un certain désarroi moral. Mais ce fut d'abord la joie, la joie d'en avoir fini, la joie de « s'en être tiré » avec ses yeux, ses bras, ses jambes. L'espoir gonflait les jeunes poitrines, d'autant plus que les aînés, interdits devant ces cadets au front précocement barré, aux muscles durs, les considéraient avec une certaine déférence. Chacun rapportait son petit livre, écrit au hasard des cantonnements et des dépôts démobilisateurs, celui-ci un recueil de vers, celui-là un essai, cet autre des souvenirs, tous pleins d'expériences et dont la conviction candide faisait le charme. A ce moment où chacun essayait de remettre de l'ordre en soi-même, rien n'était encore engagé. Mais le manuscrit poli et repoli, il fallut trouver un éditeur. Et c'est là que trébuchèrent la plupart de ces hommes que la génération qui les suit dépêche si gaillardement.

Ne mâchons pas les mots. Les facilités de tous genres que consentirent à « leurs poulains » certains éditeurs soucieux d'assurer l'avenir de leur maison (et dans la mesure du possible de devancer leurs confrères) condamneront tous ces jeunes hommes à une production hors de leurs moyens. Le calcul était faux, car ces facilités mêmes, mensuralités, avances, publicité excessive, inclinèrent nos jeunes prodiges à une philosophie de la nonchalance. S'il n'était pas plus difficile de gagner sa vie et de connaître la grande notoriété, il était inutile de travailler. Et de s'abandonner! Ils ne s'en trouveront pas moins rapidement à bout de souffle, n'ayant ni la culture, ni l'expérience capable de nourrir une œuvre, au train dont il leur fallait « produire ». Grisés par les éloges sans mesure d'une certaine critique qui les sacrait grands hommes, il ne leur était pas possible de revenir en arrière, de faire autre chose. Des habitudes étaient prises qu'on ne pouvait plus abandonner. C'était à la lettre, pour certains, le redoutable *marche ou crève*.

Pour ne s'être pas soumis au départ aux disciplines élémentaires, ils se trouvèrent épuisés très tôt, et incapables de tirer de leur propre fonds la matière nécessaire. Il en furent réduits à chercher chez leurs aînés des thèmes de variation. Par une pente naturelle, ils les demandèrent à ceux qui dispensaient les poisons les plus propres à engourdir leur esprit et leur âme, à maîtriser leurs mou-

vements de révolte, et dont la veulerie et les tares étaient pour eux une excuse et comme une justification.

Très vite, le personnage qu'ils jouaient s'installa dans la place, sous le double signe du cocktail et de la coco. C'était la fin.

Il est beau de moraliser maintenant sur l'échec de cette génération — ou plutôt sur ceux qu'on a voulu lui donner comme représentants authentiques. Il en est d'autres qui n'ont pas donné dans les faux-semblants, qui ont souffert, gémis de toutes les contraintes imposées aux hommes de notre âge, mais qui gardent leur foi intacte dans la valeur de l'effort et dans le destin de leur pays. Il eût été plus beau de ne pas engager les premiers dans un chemin qui n'avait pas d'issue, et le côté comique de l'aventure nous est offert par les honteux rappelant au poste d'incendie.

Ce que l'on peut dire de moins sévère contre tous ces garçons, c'est que s'étant fourvoyés, et s'en étant aperçus, ils n'ont pas su accomplir l'effort de libération nécessaire, pensant, que ça durerait bien autant qu'eux. Ils ont manqué de courage. La lâcheté intellectuelle porte les mêmes fruits que la lâcheté physique : la démission devant la douleur n'a jamais guéri personne.

Et dans le clair-obscur où il se tient comme une araignée géante, M. André Gide respire avec complaisance l'odeur de décomposition qui monte de ces ruines.

Pierre VARILLON.